



La vie est parfois kafkaïenne

Franz Kafka est l'un des grands noms de la littérature. Bien qu'ayant vécu seulement une quarantaine d'années, il aura eu le temps de léguer à la langue l'adjectif « kafkaïen » par lequel on désigne précisément cet univers sans ouverture où nous avons parfois le sentiment d'être retenus prisonniers. Cet écrivain sombre n'a cessé de peindre un univers absurde, illogique, une atmosphère étouffante, un monde labyrinthique à l'image de l'édifice légendaire construit par Dédale, où toutes les issues étaient fermées. Ainsi, l'un de ses chefs-d'œuvre, *Le Procès*, raconte l'histoire de Joseph K. que l'on vient un matin arrêter sans raison. Le héros cherchera sans relâche les causes de son arrestation, tentera d'identifier le tribunal, mais celui-ci se dérobera sans cesse. À la fin, sans avoir compris ce qui lui arrive, il sera exécuté " comme un chien ". Le sentiment de honte et de culpabilité habite aussi ce roman comme tant d'autres œuvres de l'auteur.

Dans l'un de ses récits les plus poignants intitulé *La Métamorphose*, Kafka raconte la transformation, le bouleversement radical de Gregor. Celui-ci devient un monstrueux insecte, une vermine qui subira le rejet et l'exclusion de sa propre famille, de son père, de sa mère, de sa sœur. Il en mourra.

Tout l'art de Kafka est de nous peindre un être hybride : à la fois animal et pourtant encore homme. Parmi beaucoup d'autres, une phrase, écrite à propos de Gregor, impressionne dans *La Métamorphose* : " Comme on ne le comprenait pas, personne ne songeait, même sa sœur, qu'il pût comprendre les autres ". Sa mère elle-même, qui espère pourtant qu'il puisse réintégrer le cercle de ses semblables, est découragée. Le narrateur nous explique en effet : " Car pour les mots, elle était convaincue qu'il ne les comprenait pas ". Quant au père, il donne à Gregor des coups et lui adresse, non des mots, mais des sifflements. Gregor est donc devenu différent et répugnant.

Dans ces conditions, il est beaucoup plus confortable de l'exiler du monde du langage en décrétant qu'il est incapable de comprendre autrui. Excuse suffisante pour ne plus lui adresser la parole. Or tout le récit nous montre au contraire que Gregor cherche à " ne pas perdre un mot de la conversation " qui se tient dans la pièce voisine de la sienne.

La fin du récit est cruelle : on utilise la chambre de Gregor comme poubelle et bientôt son occupant lui-même n'est plus qu'un détrit parmi les détrit. Pourtant Gregor, avant d'expirer " repensa à sa famille avec attendrissement et amour ". Pathétique naïveté de Gregor où s'exprime la blessure d'un amour déçu.

Lisez *La Métamorphose* de Kafka, vous y puiserez une leçon toute simple : ce n'est point parce qu'un être humain paraît ne pas comprendre ce qu'on lui dit qu'il ne faut pas lui adresser la parole.

Les personnes diminuées ne sont-elles pas, à l'image du héros du *Procès*, enfermées dans un sentiment d'absurdité, vouées parfois à la honte, éliminées sommairement par tout un système qui les broie ? Et *La Métamorphose* ne vient-elle pas nous rappeler que la personne est un être relationnel ? N'en déduisons surtout pas qu'elle n'est plus une personne quand elle paraît n'avoir plus de vie relationnelle. Comprenons, au contraire, qu'elle n'est rien d'autre qu'une exigence, qu'un appel – parfois muet – à maintenir une relation. Et si cette relation vient à manquer, ce n'est pas qu'elle ait perdu le statut de personne, c'est que l'on n'a pas pu ou su honorer son statut de personne.

Jacques Ricot
Philosophe